

FEMMES DU GRAND SIÈCLE (LOUIS XIV)

Deux ouvrages édités au printemps 2022 abordent plusieurs aspects du rôle des femmes en France à cette époque de la monarchie absolue.

Pauline Ferrier-Viaud, *Épouses de ministres. Une histoire sociale du pouvoir féminin au temps de Louis XIV*, Paris, 2022, Champ Vallon, collection *Époques*, 325 p., sources et bibliographie, 25 Euros

L'autrice s'est attachée à extraire les épouses de ministres d'une certaine méconnaissance chez les rédacteurs diaristes du XVII^e siècle : leurs maris étant les seuls à être passés à la postérité ; pourtant chacune de ces femmes a vécu dans l'intimité d'un homme de gouvernement. Sous la plume des contemporains de Louis XIV ces femmes menèrent une vie intense à la cour particulièrement après l'installation du gouvernement à Versailles en 1682.

Ces épouses sont connues par leur identité conservée dans des documents de diverses natures. Qui sont donc ces épouses de ministres. De qui sont-elles les femmes ? il s'agit des membres du Conseil d'En-Haut, mais aussi de chefs de départements du gouvernement (Affaires étrangères, Guerre, Marine, Maison du roi, Religion prétendue réformée (RPR), Finances, Chancellerie). Le groupe étudié comporte 27 femmes nées entre 1597 et 1689.

Quelle avait pu être la physionomie du quotidien de femmes de la noblesse française, comment retracer leurs volontés, leurs relations, leurs entreprises. Quelles étaient les modalités juridiques auxquelles ces femmes étaient soumises. Était-il possible de distinguer au sein du couple la division des tâches ?

Pour définir de manière globale l'identité des épouses, il était d'abord nécessaire de connaître leur ancrage social puis d'étudier leurs actions personnelles, familiales, curiales et caritatives.

Des recherches ont été faites sur la généalogie de ces femmes. En majeure partie ce sont des personnes issues de la noblesse de robe, c'est-à-dire une noblesse acquise ; mais, à la génération suivante, les fils de ces femmes épousèrent des jeunes filles de l'ancienne noblesse, celle d'épée. La lecture des contrats de mariage permet aussi d'examiner l'évolution des dots (des dots élevées, soit en argent et rentes le plus souvent, soit en terres).

Les études démographiques portent sur la nuptialité. L'âge moyen du mariage était pour les femmes 26 ans, mais pour les femmes de ministres 19 ans. Il faut tenir compte des veuages et des remariages ; en ce cas l'épouse est fort jeune et l'époux a dépassé les 40 ans. Les logiques matrimoniales sont celle du groupe social auquel les époux appartiennent ou veulent s'agréger, la volonté de donner une descendance est un souci majeur des époux.

Les épouses sont des compagnes (chap. 1)

Le mariage dans la culture chrétienne relève à la fois de l'union sacramentelle entre deux époux mais aussi de l'alliance sociale entre deux personnes et leurs familles. Ce lien indissoluble est accompagné de la domination masculine dans un cadre juridique. La vie du couple a pour but la procréation et la transmission du patrimoine. Les épouses de ministres

sont invitées à suivre leur mari dans les lieux d'exercice de leur charge ou commission. De façon paradoxale il arrive que les épouses aient aussi à subir les absences de leur mari pour cause de service, ce fut souvent le cas pour Elisabeth Turpin, épouse de Michel Le Tellier lorsque ce dernier devint intendant de l'armée envoyée en Piémont. En ce cas l'épouse doit gérer seule les obligations familiales. Il arrive que l'épouse ait l'obligation d'accompagner son époux dans l'exercice de ses fonctions, même lorsqu'elle est enceinte ! Les conditions des voyages sont épuisantes.

Dans d'autres situations les épouses multiplient les lettres afin de tromper l'absence. Ce type de correspondance permet de connaître les conditions de la vie familiale, l'éducation des enfants, la gestion des biens. Dans certaines lettres le mari se soucie fortement de l'état de santé de sa femme. Lorsque l'éloignement est durable la correspondance conjugale prend un autre tour comme ce fut le cas lors de l'emprisonnement de Fouquet : son épouse Marie-Madeleine de Castille, après avoir bataillé pour défendre son époux face aux accusations de concussion et tenter de protéger les biens de ses enfants, en vint à réclamer d'être emprisonnée avec son mari pour reprendre la vie conjugale. Elle obtint un bref droit de visite à la forteresse de Pignerol. Les lettres des époux Fouquet sont toutes ouvertes par ordre du roi et tout caractère privé en est exclu. Certaines épouses se trouvèrent contraintes de jouer le rôle d'avocate en faveur du condamné. Dans d'autres situations, il arrive que l'épouse soit amenée à aider à la construction de la carrière masculine ce qui l'oblige à entretenir tout un réseau de sociabilité. L'importance d'être à la cour permet de bénéficier des faveurs royales, encore faut-il savoir se conformer aux normes en usage.

Les épouses sont des gestionnaires (chap. 2)

Le mari est certes juridiquement le premier gestionnaire des biens du couple et de la famille en raison de l'incapacité juridique de l'épouse. Mais dans les situations difficile, l'épouse doit prendre le relais de la gestion et en ce cas elle peut être épaulée, encadrée par des procureurs ou des intendants au service de son mari. Cette situation se confirme lors du veuvage, l'épouse devant défendre l'avenir de ses enfants en prévoyant les stratégies matrimoniales. Dans les cas les plus simples l'époux peut signer une procuration à sa femme pour les ventes de biens. Les procurations sont passées devant notaire et dans des conditions strictes, c'est une forme de transfert juridique et économique de l'époux à sa femme. La structure de la procuration est codifiée et la présence de témoins indispensable. L'épouse surveille la rédaction des baux et les quittances des terres affermées. L'épouse peut devenir à titre temporaire procuratrice responsable de la gestion comptable et dans d'autres cas des biens immobiliers. Les responsabilités exercées par Elisabeth Turpin, épouse de Michel Le Tellier sont à cet égard, significatives : elle endossa plus de quinze actes de gestion. En l'absence de l'époux, sa femme peut se trouver face à de lourdes responsabilités économiques et lignagères ; dans certains cas elle doit aller en justice et se battre pour ses droits.

Les épouses sont aussi des mères (chap. 3)

Devenir mère était un impérieux devoir dans la société d'Ancien Régime. Les mentalités sont pétries de craintes et d'angoisses face à la grossesse. Or le souci lignager est essentiel. La fréquence du nombre des fausses couches pour certaines femmes, dans le dossier étudié, montre à quel point le souci du renouvellement de génération était profond. Les femmes enfantent au péril de leur vie et la médecine est bien incapable d'en sauver un grand nombre. Les soucis des époux sont exprimés bien clairement sur ce point, comme dans la correspondance de Jérôme de Pontchartrain avec sa femme Éléonore-Christine de la Rochefoucauld-Roye, de santé fragile qu'on envoyait souvent « prendre les eaux à Forges ». L'histoire de la maternité se heurte à un manque de sources. Il fallait que la mère se saisisse de l'autorité car elle était responsable de l'éducation de sa progéniture. Dans certains cas familiaux, les épouses doivent devenir tutrices de leurs enfants. Cette situation peut concerner des grand-mères comme Anne de Souvré, épouse de Louvois. À la cour, une mère de ministre se doit de faire fructifier les atouts familiaux (par exemple Marie de Maupeou lorsqu'elle s'adresse à son fils Jérôme de Pontchartrain). La défense de l'enfant et de l'honneur familial sont au premier plan.

Certaines des épouses sont des femmes vivant à la cour (chap. 4)

Obtenir un logement à la cour ne concerne que les familles dont le service auprès du roi comporte des obligations particulières. Le château de Versailles revêt à partir de 1682 trois fonctions : résidence royale, siège du gouvernement et lieu de rassemblement de la cour. Louis XIV offrit l'utilisation de certains appartements à l'intérieur du palais à des ministres sur lesquels il voulait exercer une influence forte tout en testant leur loyauté. Dans certains cas le ministre reçoit un logement qui lui permet de vivre sur place avec son épouse. L'étude topographique des appartements ministériels a permis d'observer une division sexuée de l'espace. L'aile dévolue aux logements des ministres se situait à gauche du château (avant-cour/côté ville). La taille et la disposition des pièces dans chaque appartement de ministre donnent des indications sur le niveau hiérarchique du couple qui occupait tel ou tel logement. Un inventaire après le décès de Marie de Maupeou, épouse de Louis de Pontchartrain, donne un descriptif de leur appartement et de son mobilier en 1714. L'espace est sexué : deux enfilades de quatre pièces dont une antichambre constituent le logement double des époux. La dominante des coloris est cramoisie pour l'époux et vert pour sa femme. Les espaces sont meublés selon l'utilisation qui doit en être faite. Dans l'appartement de l'époux il n'y a pas moins de soixante-dix sièges, du côté de son épouse trente-sept sièges. L'appartement de Mme de Maupeou comporte un espace de réception. L'inventaire mentionne un service ou « cabaret » de quatorze tasses et soucoupes de porcelaine bleue et blanche, nécessaire pour les simples réceptions. La chambre à coucher (comportant une « ruelle ») est un espace de réception à fonction de salon.

Le protocole de cour est composé de diverses cérémonies : celles liées à l'Etat, puis les spectacles et réjouissances et enfin l'étiquette et le rythme du quotidien. Dans ce dernier groupe, les bénéficiaires approchent plus souvent le roi et reçoivent ainsi des honneurs liés au critère de naissance. En ce qui concerne les femmes, il existe des normes pour accéder à

l'utilisation de sièges, selon le titre de l'époux. Certaines épouses de ministres, bien que non titrées peuvent obtenir le droit de s'asseoir sur un tabouret (par exemple Madeleine Fabry, épouse du chancelier Séguier). Les couples ministériels disposent de carrosses. Il est nécessaire que les femmes de ministres sachent nouer des amitiés afin d'intégrer la noblesse de cour. À cet effet la pratique du jeu de société est indispensable (jeux de cartes, jeux de hasard sans oublier les loteries et les jeux dans les jardins). Charlotte Trudaine, épouse de Daniel-François Voysin, secrétaire d'État à la guerre, puis Chancelier, entra dans l'entourage de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, gouvernante des enfants illégitimes du roi et de Mme de Montespan. Cependant les faveurs sont fragiles. Charlotte Trudaine perdit son crédit auprès de Mme de Maintenon, tandis que l'épouse de Nicolas Desmarets confirmait ses avantages à la cour après qu'elle eut fait un don au profit de l'institution de Saint Cyr ; elle n'oublia pas ensuite de faire envoyer des robes pour les jeunes élèves au début de l'hiver rigoureux de 1709 et des provisions alimentaires en riz.

Les épouses sont des femmes au service de la Cour (chap. 5)

Les familles de ministres doivent accepter une participation active au quotidien curial tant à Marly qu'à Versailles. Les femmes de ministres organisent parfois des bals de grande ampleur. Elles veillent à inviter des courtisans mais aussi des membres de la famille royale. Un bal donné par Marie de Maupeou, épouse de Pontchartrain est assez bien documenté. Il eut lieu en février 1700 à l'hôtel de la chancellerie (*Le Mercure galant* s'en fit l'écho). Cette fête comporta un bal masqué mais aussi une soirée théâtrale. Les séjours à Marly ont gagné en importance à la fin du règne de Louis XIV et l'étiquette y est assouplie et les femmes de ministres y réussissent mieux leur intégration curiale que dans le cadre trop hiérarchisé de Versailles. Des femmes de ministres peuvent être conviées aux tables du roi et aux soirées en appartements. Elles doivent aussi assumer des responsabilités auprès des enfants royaux. Il est parfois question de faire la layette des princes et princesses à savoir être responsable des vêtements et de tout le nécessaire du trousseau de l'enfant, y compris de son mobilier et de sa vaisselle sans omettre les objets liturgiques qui composent sa « chapelle ». Mme Colbert et Mme Chamillart ont investi des sommes considérables lorsqu'elles furent chargées de la layette des enfants de France. D'autre part, il fallait veiller sous le sceau du secret sur les enfants illégitimes de Louis XIV. Françoise d'Aubigné est choisie en 1679 pour devenir la gouvernante des enfants de Mme de Montespan, d'autre part Mme Colbert avait veillé sur les enfants illégitimes du roi et de M^{lle} de La Vallière.

Les épouses sont des femmes pieuses et charitables (chap. 6)

La spiritualité et les pratiques religieuses des épouses de ministres naissent dans le contexte singulier de la Contre-réforme, son foisonnement théologique, son intérêt pour la lecture des Pères de l'Église, mais aussi une ardente angoisse eschatologique à propos de la question du Salut. L'héritage janséniste est très marqué.

Quelles étaient les sensibilités personnelles des épouses ? Un accent est mis sur les œuvres charitables. Il convient de venir en aide aux miséreux. La charité n'est pas seulement une action féminine. On observe que les couples dans les familles de ministres peuvent exercer

conjointement les œuvres caritatives. Les femmes doivent agir de leur vivant afin de bien préparer leur mort. Tout leur quotidien est baigné de religiosité c'est ce que nous apprennent les inventaires après décès : ils livrent les échos matériels de la foi individuelle. Il existe des fondations reconnues par les pratiques testamentaires. Des dons et des rentes peuvent être accordés à des paroisses, à des monastères. Il arrive aussi que les épouses demandent par avance qu'une part de leurs dons soit affectée au service des messes des défunts pour elles et leur famille. Afin d'être guidées dans les pratiques chrétiennes, certaines épouses ont choisi un directeur de conscience, cela s'exprime par une relation humaine entre deux personnes et par une abondante correspondance, des conseils de lecture (Elisabeth de Choiseul entretient une correspondance avec l'abbé de Saint Cyran). Les directeurs de conscience mettent l'accent sur la nécessité de la solitude et des retraites, sur les prières. Il existe un domaine particulier d'exercice de la charité, celui du devoir seigneurial. Marie de Maupeou, épouse de Louis de Pontchartrain, exerce une activité régulière dans son comté et Elisabeth Turpin, épouse de Michel Le Tellier, multiplie les donations pour la seigneurie de Chaville dont elle est détentrice.

D'autre part des femmes de ministres sont amenées à prendre en charge des malades, des enfants trouvés et des pauvres. Elles viennent en aide à l'organisation prévue par certains ordres religieux. La famille Pontchartrain soutient financièrement l'Hôtel-Dieu à Paris. Il existe aussi une manière de participer au dynamisme religieux de la Contre-Réforme en fondant des couvents et en assurant leur gestion et leur entretien matériel. Ces actions caritatives sont un moyen d'expression de la piété dans la sphère publique donnant une visibilité matérielle et topographique. Les institutions charitables structurent l'espace urbain par leurs constructions spécifiques, ce fut le cas pour l'hôpital des Enfants trouvés au faubourg Saint Antoine à Paris, fondé par Elisabeth Lhuillier, épouse du chancelier d'Aligre. Elle fut inhumée selon ses vœux dans la chapelle de cet hôpital.

Dans ses conclusions, l'autrice insiste sur le fait que les épouses de ministres ne faisaient pas partie de l'élite ni de la noblesse de cour, cependant le rang acquis par ces femmes a permis d'enquêter sur divers documents les concernant de façon souvent indirecte. Les sources archivistiques, les papiers administratifs, les narrations des mémorialistes ont permis d'accéder à des informations restées méconnues. Parmi les autres types de sources consultés, l'autrice mentionne les contrats de mariage, les inventaires après décès, les correspondances privées : autant d'éléments utiles pour ce genre d'enquête. Force est de constater que tous ces types de documents ont été en grande majorité produits par des hommes et que les points de vue féminins n'y sont que peu abordés.

Pauline Ferrier a observé une différenciation sociale reposant sur la notion d'infériorité féminine. Certaines activités correspondent à des rôles sexués. Les femmes sont exclues de la sphère politique et ne peuvent accéder à aucune charge publique. De ce fait les épouses de ministres se sont engagées dans des domaines particuliers pour y exercer des activités, des responsabilités. D'abord dans la maternité et l'éducation de leurs enfants certes, mais aussi dans des œuvres caritatives, sans omettre d'autres domaines comme l'hospitalité et l'entretien de réseaux de sociabilité. Le groupe étudié par l'autrice est composé d'épouses et de veuves ;

elle y examine le cadre de vie du couple et de la famille. Les épouses ont agi dans des cadres très contrastés. Le couple demeure une cellule où la concertation conjugale est nécessaire, bien que l'infériorité juridique de la femme demeure un rempart indépassable.

Pendant le règne de Louis XIV ; force est d'observer que les épouses de ministres forment deux groupes sociologiques différents, selon le type de noblesse à laquelle elles sont rattachées. Les ministres épousent le plus souvent des filles de la noblesse de Robe, mais à la génération suivante, comme cela a déjà été dit, les fils survivanciers (c-à-d dans la même charge que leur père) bénéficient d'alliances souvent prestigieuses, avec des mariages auprès de filles de la noblesse d'épée. Pauline Ferrier ajoute « *épouser un serviteur du roi favorise l'éclosion d'une agentivité féminine complexe* ». L'aisance financière de certains de ces couples permet d'engager des politiques de charité, de veiller à la gestion des biens en faveur de leurs enfants, mais aussi de participer à une sociabilité curiale féminine qui permet de s'intégrer au système de cour. Les femmes ont donc participé à la définition de ces nouvelles élites gouvernementales du Grand Siècle.

Catherine Chadeffaud

Marie-Joëlle Guillaume, *Le Grand Siècle au féminin. Femmes de foi, de culture et de gouvernement*, Paris, 2022, Perrin, 382 p., 24 Euros

L'ouvrage questionne la force singulière de l'empreinte féminine sur la société française du Grand Siècle. L'autrice brosse une galerie de onze portraits organisés de façon thématique. Les femmes qui se firent remarquer par leur élan spirituel pendant la première moitié du XVII^e siècle, les femmes qui exprimèrent la joie de la conversation et des salons de l'époque des Précieuses, quelques femmes qui eurent un destin politique dans le royaume de France. À ces femmes s'ajoutent des silhouettes des personnages du théâtre, les héroïnes des tragédies de Corneille et de Racine, et les femmes des comédies de Molière en prise avec la question du mariage.

L'autrice s'est attachée à montrer que ces femmes ont vécu leur existence comme une aventure, pour certaines une quête spirituelle, pour d'autres des engagements dans l'art de vivre et de converser en société, certaines sont éprises de liberté. Les femmes ont certes aidé la sociabilité à la française à se mettre en place. Leur parfum subtil imprègne d'une certaine manière les héroïnes du théâtre classique.

L'ouvrage permet d'éclairer les personnalités féminines marquées par l'élan mystique qu'il s'agisse de Barbe Acarie qui, après bien des malheurs sous le règne d'Henri IV, finit par organiser un salon qui évolue vers la réflexion et la dévotion. Cette veuve introduit en France le Carmel et l'ordre des Ursulines. Louise de Marillac rencontra Vincent de Paul qui avait déjà fondé en 1634 la congrégation des filles de la Charité. Louise fonde avec Vincent l'œuvre des Enfants trouvés en 1638, ces derniers reçurent une éducation et firent l'apprentissage d'un métier. Pour Louise de Marillac l'honneur que l'on pratique est celui de Dieu, il est accompagné d'un amour sincère des pauvres et des malades. Marie Guyart, devenue Marie de l'Incarnation, s'embarque pour le Nouveau Monde en 1639 avec une poignée de femmes, religieuses et laïques, dans un esprit de mission pour une épopée mystique vers le Canada, qui a suivi son noviciat aux Ursulines. Sa correspondance avec son fils et ses amis dénote une belle connaissance du Canada et de ses populations, Marie a aussi laissé une œuvre mystique. Mère Angélique Arnaud entreprend de réformer l'abbaye de Port-Royal dès 1609. Elle est issue d'une famille de la Robe, fort gallicane. Son parcours la mène à côtoyer l'abbé de Saint Cyran lors de l'affaire de l'Augustinus. Angélique est rattrapée par la querelle janséniste, elle se bat jusqu'au bout contre la signature du formulaire de soumission exigé par Louis XIV en 1661 auprès des religieuses de Port-Royal.

Les quatre femmes dont il est ensuite question sont liées au milieu littéraire et aux salons des précieuses. Le ton est donné dans ces espaces de conversation par la publication du roman fleuve d'Honoré d'Urfé : *L'Astrée*. Catherine de Rambouillet, née de Vivonne, est la fille de l'ambassadeur de France en Italie, l'enfant arrive en France à l'âge de sept ans. Après son mariage, Catherine fait aménager son hôtel particulier proche du Louvre. L'influence italienne est présente tant dans la *Chambre bleue* que dans l'ensemble des appartements ainsi que dans la conception du jardin. Le salon de Catherine de Rambouillet est particulièrement brillant et animé entre 1625 et 1632. On y croise Vincent Voiture, Chapelain, Théophile de Viau, le jeune Corneille qui triomphe en 1636 avec sa tragédie « Le Cid ». La marquise de

Rambouillet a eu une attitude éducatrice et civilisatrice à l'égard de la ville et de la cour, tout en aimant divertir ses proches et en donnant le ton de la conversation à la française.

Madeleine de Scudéry commence à écrire des romans avec son frère Georges dont les premiers épisodes du « *Grand Cyrus* » en 1649. Le salon littéraire de Madeleine de Scudéry est modeste mais bon nombre d'amis le fréquentent : Mme de Sévigné, François de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette, Mme de Sablé, Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron (future Mme de Maintenon). Madeleine réalisa un jeu d'esprit pour *Clélie* : ce fut la carte du Tendre. Plus tard elle rédige *Ibrahim ou l'illustre Bassa* en 1641. Pendant la Fronde, Madeleine reste proche du Grand Condé et de sa sœur Madame de Longueville. Elle s'inspire d'eux pour en faire des héros dans *Artamène ou le Grand Cyrus*. L'autrice n'hésite pas à associer entreprise militaire et entreprise amoureuse. Par la suite dans ses récits, Madeleine de Scudéry s'est beaucoup inspirée des personnalités qu'elle rencontrait à l'hôtel de Rambouillet. Madeleine fait la connaissance d'un jeune juriste Paul Pellisson, au fil des années un amour platonique fidèle les unit. Madeleine publie *Clélie* à partir de 1654. Sous des déguisements grecs ou romains, c'est en fait la société de l'époque de la Fronde qui est mise en scène. Les contemporains furent passionnés par cet ouvrage aux nombreux retentissements. Plus tard, en 1661, Pellisson qui avait été le secrétaire personnel de l'intendant Nicolas Fouquet fut emprisonné plusieurs mois et Madeleine de Scudéry échangea avec lui une correspondance suivie afin de le reconforter. Il fut innocenté et libéré. Une pension fit de lui l'historiographe du roi. À la fin de sa vie Madeleine de Scudéry rédigea des nouvelles plutôt que de longs romans.

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, est une épistolière vibrante et chaleureuse. Elle eut un grand nombre de correspondants, et en priorité sa fille Françoise de Grignan, installée en Provence du fait des fonctions de son époux. Mme de Sévigné est née à Paris, place des Vosges, elle a reçu une éducation soignée dans une famille cultivée. C'est à l'époque de la Fronde qu'elle commence à fréquenter plusieurs salons littéraires, celui de Catherine de Rambouillet puis celui de Marie-Madeleine de La Fayette. Mme de Sévigné se retrouve veuve à 25 ans avec deux enfants. Elle entend user de sa liberté tout en restant fort vertueuse. Elle réside à Paris au Marais mais fait divers séjours dans sa famille chez les Bussy-Rabutin en Bourgogne. Elle hérite d'un bien en Bretagne à Vitré où elle se rend souvent. Le caractère enjoué de la marquise lui permet de réagir face aux malheurs de la vie et lors de la disparition de ses proches et de ses amis : le surintendant Fouquet, François de La Rochefoucauld. Elle est fort influencée par l'esprit de Port-Royal, ce qui l'amène à faire un long chemin de conversion à partir de 1680. Elle meurt en 1696 et sa petite fille Pauline de Simiane recueille les lettres de son aïeule et les fait publier.

Madame de La Fayette née Marie-Madeleine Pioche de La Vergne est, contrairement à son amie Mme de Sévigné, d'un caractère réservé et secret. Elle avait reçu une excellente éducation et fréquenté le salon de Catherine de Rambouillet et celui de Madeleine de Scudéry. Lors de la Fronde, ses liens avec quelques frondeurs valent à Mme de La Fayette un exil sur ses terres d'Anjou. De retour à Paris elle se glisse dans le monde des salons des précieuses. Elle commence à rédiger des « portraits » comme c'était la mode avec « *Clélie* » de

Madeleine de Scudéry. Elle fréquente le poète Gilles Ménage. En 1662 paraît, de façon anonyme, la nouvelle « *La Princesse de Montpensier* ». L'intrigue se déroule sous le règne de Charles IX au temps des guerres de religion. À des personnages historiques, l'autrice a ajouté des personnages de fiction dans ce récit tragique où l'amour de l'héroïne est trahi et cause sa perte. Le salon de Mme de La Fayette, rue de Vaugirard, accueille François de La Rochefoucauld. À cette époque l'écrivaine publie *Zaïde* (1669). La rédaction du roman *La Princesse de Clèves* s'achève en 1678. Il s'agit du premier roman d'analyse de la littérature française. Il a dû subir l'influence augustinienne de cette phase du Grand Siècle. Jean Mesnard a relevé plusieurs parentés entre les thèmes de *la Princesse de Clèves* et ceux traités dans les *Pensées* de Blaise Pascal. Les passages d'introspection sont denses et on y relève l'influence de l'esprit de Port-Royal. Mme de La Fayette est profondément affectée par la mort de La Rochefoucauld en 1680, fidèle ami de longue date. Arrivée en 1686 au sommet de la réussite sociale, Mme de La Fayette mène des activités diplomatiques en relation avec la Maison de Savoie. Plus tard elle se soucie de son salut et écrit à l'abbé de Rancé, grand converti réformateur de La Trappe, pour le sonder sur les motifs qui l'ont déterminé à quitter le monde pour vivre en ermite. Mme de La Fayette passa les dernières années de sa vie sous l'autorité d'un directeur de conscience, fort lié à Port-Royal et elle continua sa correspondance avec Mme de Sévigné.

L'autrice aborde ensuite le cas des femmes qui jouèrent un rôle politique. La Fronde mit en valeur la présence de femmes déterminées et courageuses.

Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville s'est laissé mener par l'amour et la passion. Elle a hérité semble-t-il de l'esprit chevaleresque transmis par les hommes de sa famille. Plus tard, elle s'est intéressée à la littérature et a fréquenté le salon de l'hôtel de Rambouillet. Elle fit la connaissance du duc de la Rochefoucauld, prince de Marcillac. Mme de Longueville est présente à Paris lors des troubles de 1649 : elle doit fuir et attendre le retour du roi et de la régente partis à St Germain-en-Laye. La fuite de Mme de Longueville avait été pleine de péripéties, du Havre à Rotterdam, là elle fut accueillie à la cour du Prince d'Orange-Nassau, Guillaume II. Elle mena diverses intrigues pendant la Fronde des princes. C'est après la paix des Pyrénées en 1659 que le prince de Condé rentre en France. Anne-Geneviève de Longueville entame alors sa conversion sous l'égide de Port-Royal et du père Singlin, et plus tard auprès de Le Maître de Saci mais c'est alors qu'éclate la persécution de Louis XIV contre Port-Royal. La vie de la princesse aura été pleine d'errances et de romanesque. Elle est significative du désarroi de la noblesse à la transition entre l'ordre féodal chevaleresque et le pouvoir absolu naissant du roi Louis XIV.

Anne d'Autriche. Cette infante est l'arrière-petite-fille de l'empereur Charles-Quint de la famille des Habsbourg. Devenue reine de France elle s'attira des jugements sévères de nombre d'historiens du XIX^e siècle. Anne d'Autriche a soutenu le cardinal de Mazarin, son ministre, lors de la Fronde, elle a réussi à tenir bon pendant la régence exercée pour son fils Louis XIV. La reine mit plusieurs années avant de s'investir dans la politique du royaume de France, car elle était trop isolée par son entourage espagnol. En 1623 Anne fait la connaissance du duc de Buckingham lors de cérémonies liées à des négociations

diplomatiques avec le royaume d'Angleterre. Une idylle fut probablement esquissée mais la situation devint intenable lorsque les Anglais viennent aider les protestants français lors du siège de La Rochelle. La période qui suit est marquée par les complots autour de Gaston d'Orléans, frère du roi. Les conflits avec l'Espagne renaissent et Anne d'Autriche n'a pas encore donné d'héritier à la couronne de France. À cette période la reine entretient une correspondance secrète avec son frère le roi Philippe IV à Madrid. Cette affaire est découverte par le ministre Richelieu. Enfin, en 1638, la grossesse espérée intervient et la reine donne naissance à un fils Louis-Dieudonné. La reine accorde ensuite une grande attention à l'éducation du dauphin. À la mort de Richelieu en 1642, suivie de peu par celle de Louis XIII en 1643, la reine doit organiser la régence pour son fils. Elle prend appui sur un conseiller italien proche de Richelieu, le cardinal de Mazarin. Le Conseil de régence mis en place à l'avance par Louis XIII ne convient pas à la reine, car elle se méfie de Gaston d'Orléans. Elle négocie avec le Parlement et obtient la régence pour elle seule, son fils n'a que 4 ans ½. Elle choisit pour ministre Mazarin. La cour quitte le Louvre pour s'installer au Palais cardinal qui devient le Palais Royal. La reine doit résister à la crise de la Fronde : Fronde parlementaire puis Fronde des princes. Anne d'Autriche est acculée à se réfugier avec son fils au château de saint Germain en Laye pendant cette période de troubles. La majorité du roi Louis XIV est proclamée en 1651. Le roi rappelle alors Mazarin de sa disgrâce. Le roi est ensuite sacré à Reims en 1654. La reine Anne d'Autriche peut désormais se consacrer à d'autres tâches : achever la construction du Val de Grâce, s'occuper de communautés religieuses, rester proche de Vincent de Paul et des prêtres de la Mission de même que des filles de la Charité. Enfin, avec l'aide de Mazarin les négociations aboutissent avec l'Espagne. Le traité des Pyrénées est signé, il scelle la paix et le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse à Saint Jean de Luz. La reine-mère assiste à la naissance du dauphin et meurt quelques années plus tard d'un cancer. Son fils Louis XIV lui avait gardé un profond attachement.

Madame de Maintenon, née Françoise d'Aubigné a vécu un vrai roman d'aventures. Issue du milieu calviniste, elle est la nièce d'Agrippa d'Aubigné. Françoise a connu une enfance chaotique. Ses parents rentrèrent ruinés en France après une tentative d'installation aux Antilles ; l'enfant est alors recueillie par une de ses tantes à Niort ; elle est ensuite confiée quelques années à l'éducation d'un couvent d'ursulines. Peu après elle fait modestement son apprentissage mondain dans les salons littéraires et rencontre le poète Scarron qui vient de publier le roman « *L'illusion comique* ». Elle accepte de l'épouser plutôt que de se résigner à entrer au couvent en raison de sa situation financière fort médiocre. Françoise et son époux tiennent un salon littéraire réputé. Quelques années plus tard, devenue veuve, Françoise préfère ne pas chercher à se remarier. Elle fait alors la connaissance de Françoise de Rochechouart-Mortemart qui épouse peu après le marquis de Montespan. Par la suite Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, accepte de prendre en charge l'éducation des enfants illégitimes que Mme de Montespan eut du roi. Afin d'élever correctement les bâtards royaux, Louvois installe Françoise d'Aubigné dans une vaste maison ceinte d'un parc près de la barrière de Vaugirard. Le roi apprécie les qualités de la gouvernante de ses enfants. Louis XIV lui accorde une terre et un titre, elle devient Madame de Maintenon. Malgré la rupture de Mme de Montespan et du roi, puis l'affaire des poisons, Louis XIV conserve sa confiance à Mme de Maintenon qui vient demeurer à la cour et s'y trouve encore lors de la mort de la

reine Marie-Thérèse en 1683. C'est peu après semble-t-il que Louis XIV aurait épousé secrètement Mme de Maintenon. Cette dernière organise des soirées d'appartement au château avec des membres de la cour à l'occasion de divertissements, de musique, de danse, de collations et de plaisirs de la conversation. Contrairement à ce qui a été écrit par les historiens du XIX^e siècle, les historiens actuels estiment que Mme de Maintenon n'eut que peu à voir avec la révocation de l'Édit de Nantes décidée par Louis XIV en 1685. Dans un autre domaine elle aurait tenté de dissuader le roi de continuer la guerre de Succession d'Espagne. On sait aussi d'après diverses correspondances que Mme de Maintenon protégea la famille de Colbert face au clan Le Tellier et Louvois. Le grand œuvre de Mme de Maintenon fut la création de l'institution de Saint Cyr pour l'éducation des jeunes filles pauvres de la noblesse. Cette « Maison royale de Saint Louis » fut ouverte en 1686. Elle était destinée à recevoir 250 demoiselles, toutes issues de familles nobles démunies mais ayant servi le roi. Mme de Maintenon organisa un projet éducatif qui permettait d'encadrer les jeunes filles de sept à vingt ans. L'environnement éducatif de Saint Cyr resta cependant trop mondain. On y pratiquait le théâtre, la musique, la danse. Racine rédigea deux pièces qui furent jouées par les élèves : *Esther* et ensuite *Athalie*. Que savons-nous de la pratique religieuse de Mme de Maintenon ? Elle a laissé quelques carnets de pensées personnelles, il semble qu'elle fut très influencée par les idées de Mme Guyon et par le quiétisme. En la matière Bossuet joua le rôle le plus influent et Fénelon dut se soumettre. À la fin de sa vie après la disparition du roi, Mme de Maintenon se retira à Saint Cyr. Son dernier chagrin fut d'apprendre que le duc du Maine, son élève et protégé, avait pris part à la conspiration de Cellamare en 1718 ourdie par l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, contre la personne du Régent.

Dans la quatrième partie de son ouvrage l'autrice examine les héroïnes du théâtre classique. Quel est le contexte de l'époque ? La compagnie de l'Hôtel de Bourgogne devient la « Troupe royale » en 1628. On joue alors des tragédies « endiablées » dans le goût « baroque » mais aussi des farces.

Corneille, venu de Rouen, donne à Paris sa première comédie « *Mélite* » (1629). Dépits amoureux et passions parcourent les tragédies aussi bien que les comédies. Progressivement se met en place la tragédie classique qui respecte les trois unités. De Corneille à Racine, les mentalités évoluent sur la façon d'aborder les « crises de l'âme ». Chez Corneille les femmes sont les inspiratrices de la profondeur du combat héroïque, chez Racine, les femmes n'ont pas le monopole de la passion poussée au paroxysme. Dans le domaine du registre comique, Molière fonde la Compagnie de *l'Illustre Théâtre* en 1643 avec sa compagne et actrice Madeleine Béjart.

Les héroïnes de Corneille : Chimène, Camille, Sabine, Émilie, Pauline ont traversé les siècles. En 1636 à Paris, ce qui passionne le public dans *Le Cid* c'est l'audace amoureuse de Chimène pour Rodrigue mais aussi l'exaltation de son devoir filial. La pièce provoqua diverses contestations car Corneille n'avait pas respecté les règles de la morale classique et parce que la folie de l'amour avait bouleversé la société, car même l'infante qui, dans la tragédie aurait dû garder sa réserve, reconnaît devant sa confidente qu'elle aime le héros Rodrigue qui vient de vaincre les Maures. En 1640 Corneille traite dans *Horace* une tragédie de la patrie et de la

raison d'État. L'amour s'oppose à la guerre et c'est le nœud du drame. Camille sœur d'Horace aime Curiace dans la ville ennemie d'Albe. Quant à Sabine elle est issue de la famille des Curiace, mais elle est l'épouse d'Horace. Dans la résolution tragique du destin des Curiace, le public contemporain vit dans le personnage de Sabine les tourments de la reine Anne d'Autriche. Dans *Cinna ou la clémence d'Auguste* en 1641 les spectateurs furent sans doute marqués par cette atmosphère fiévreuse du récit, on y trouve les échos des agitations de la noblesse du XVII^e siècle. La tragédie de *Cinna* s'appuie sur une trame historique et l'atmosphère des complots plaît beaucoup au public de l'âge baroque ! Émilie mène le jeu dans cette tragédie. Dans la conclusion de la pièce, Auguste accorde sa clémence et amnistie les conjurés. Le mot de la fin revient à l'impératrice Livie qui reconnaît là l'augure d'un règne éclatant. La tragédie *Polyeucte* est jouée en 1643 peu avant la mort de Louis XIII. Le contexte de la pièce est celui du christianisme en Arménie au III^e siècle. Pauline a épousé Polyeucte pour obéir à son père, mais lors du retour de Sévère, elle le revoit ce qui ravive l'inclination qu'elle avait pour lui avant son mariage. Le nœud tragique se révèle lorsque Polyeucte part au martyr comme chrétien et confie son épouse Pauline à Sévère. Pauline admire le courage mystique de Polyeucte et elle se convertit au christianisme. Certains spécialistes de la littérature du XVII^e siècle ont voulu déceler l'influence sur Corneille de ses maîtres jésuites du collège de Rouen et à travers eux l'influence des missionnaires de « la Nouvelle France ».

Les héroïnes de Racine montrent la passion domptée par les mots. Les principales tragédies de l'auteur s'échelonnent entre 1667 (*Andromaque*) et 1677 (*Phèdre*). Racine connut un succès immédiat lorsqu'il fit jouer *Iphigénie* en 1674, c'est l'année où il fut anobli et devint le protégé de Condé, de Colbert, du duc de Chevreuse. Racine devient peu après membre de l'Académie. Les héroïnes décrivent avec minutie leurs passions et leur désespoir, mais aussi leurs contradictions. Dans *Andromaque* les amours contrariés émaillent l'intrigue. Andromaque reste fidèle à la mémoire d'Hector son époux défunt, elle veut se dévouer à l'éducation de son fils Astyanax. Elle cherche à décourager la passion que Pyrrhus ressent pour elle. Pyrrhus trahit la confiance et l'amour d'Hermione. Cette dernière médite sa vengeance et la confie au bras meurtrier d'Oreste. Dans *Phèdre* l'héroïne brûle d'un amour incestueux pour Hippolyte. Dans un dialogue où Phèdre sollicite son soutien politique elle se laisse aller à un double langage. Hippolyte s'offusque, or on apprend le retour de Thésée. Phèdre, face à sa honte renverse les rôles et accuse Hippolyte d'autant qu'elle est jalouse de l'amour qu'Hippolyte voue à Aricie. Hippolyte meurt maudit par le roi et châtié par Neptune. Phèdre se suicide en absorbant un poison. La tragédie de *Bérénice* est différente. La pièce ressemble davantage à une élégie, autour de l'impossibilité de Bérénice d'épouser Titus empereur de Rome. Dans *Iphigénie*, il est question du sacrifice que la jeune-fille est prête à accepter pour l'honneur de son père lors du départ de la flotte grecque vers Troie. Dans les deux pièces à sujet biblique, *Esther* puis *Athalie*, Racine met en place l'épopée du peuple juif et la puissance lyrique des chœurs est interprétée par les élèves de Saint Cyr sur une musique de J-B Moreau. Esther présente une figure de femme douce, consciente de sa faiblesse mais aussi de sa force intérieure, mais elle porte une haine inexorable envers Aman. Encore une héroïne dont la passion est tourmentée.

Molière excelle dans l'écriture de comédies. Parmi ses personnages féminins les servantes ont souvent un franc parler et n'hésitent pas à tenir tête à leur maître. C'est le cas de Dorine dans *Tartuffe*, de Toinette face à Argan (dans *Le malade imaginaire*). Ces servantes témoignent d'une présence influente dans les familles de la bourgeoisie. Le théâtre de Molière revêt plusieurs formes : farce, comédie d'intrigue, comédie de caractères, comédie de mœurs ; Les situations ridicules ou outrancières savent toucher le public, dans chaque cas on y distingue l'air du temps. Dans *Les Précieuses ridicules*, Molière a voulu, par l'affectation du langage, railler des bourgeoises prétentieuses qui voulaient imiter les personnes qui fréquentaient certains salons littéraires. Dans *Les Femmes savantes* (1672), Molière analyse les questions qui touchent au mariage, aux aspirations féminines, au poids des parents dans les décisions d'avenir. Certaines de ces questions avaient déjà été abordées dans *L'Ecole des femmes* (1662) : Arnolphe, malgré toutes les précautions prises, ne peut empêcher l'ingénue Agnès de tomber amoureuse d'Horace. Molière certes combat la conception autoritaire du mariage. Certaines autres pièces, comme *Don Juan* (1661) et *Le Misanthrope* (1666) frôlent l'univers de la tragédie. Alceste regrette l'attitude volage de Célimène. Il est sévère devant les trahisons de la jeune femme. Alceste lui pardonnerait mais elle n'est pas prête à abandonner les flatteries et les mondanités qui constituent son existence.

Dans ses conclusions, l'autrice observe que le Grand siècle a été marqué par le rayonnement des femmes. Certaines ont vécu la vie comme une aventure. Cependant dans la vie quotidienne, la question du Salut et de l'au-delà reste très présente. Pour quelques femmes, un art de vivre raffiné est une toile de fond sur laquelle s'inscrivent les faits du quotidien. Plusieurs femmes de lettres s'y emploient. La place de l'éternité dans la vie humaine apparaît chez les grandes figures féminines de la Contre-Réforme. Malgré les carcans sociaux de leur époque, des femmes tracent leur route de liberté intérieure et de dépassement de soi. Dans le domaine des sentiments, ces femmes livrent des images variées de l'amour maternel, des images contrastées de l'amour tout court et de l'expression de la passion. L'amour conjugal s'exprime difficilement au grand Siècle.

Face au veuvage certaines femmes mettent en place des stratégies différentes. Dans quelques cas l'amour platonique s'exprime comme un engouement féminin. Il se situe dans la ligne héritée de l'idée chevaleresque de l'amour. Du côté des hommes, certains songent à se retirer du monde pour faire leur salut. L'ascèse, le dépassement de soi sont des caractéristiques du Grand Siècle. Pendant cette époque s'installe une sociabilité à la française, les femmes y ont joué un rôle déterminant pour transmettre cet héritage à travers la littérature et dans l'atmosphère des salons du siècle des Lumières. L'autrice émet le vœu que cet héritage littéraire continue d'être enseigné avec persévérance auprès des élèves de collèges et de lycées.

Catherine Chadefaud